L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

G. F. WEISSE & Co. — Rue de Chartres, Entre Conti et Bienville

NOUVELLE-ORLEANS, MERCREDI MATIN, 18 SEPTEMBRE 1861.

G. P. WEISSE, F. LEWERT. — E. DUPOUR, C. WARDY. — {Editeurs Propriétaires.

Nouvelle-Orléans,
MERCREDI MATIN, 18 SEPTEMBRE.

Les prix des abonnements "A L'ABEILLE" sont maintenus à 5 CENTS pour les six numéros. On n'abonne aux porteurs.

Ventes à l'encan de ce jour.

Desmond, Blanchet & Co, 66 Chartres—Marchandises et vêtements d'hiver.

E. Forstall, dans la rue Broad, entre St Philippe et Dumaine—Voitures, chevaux, charrettes et autres.

Recherché, à 10 1/2 heures A. M., sur les Neuf, le restant de bière et d'un café, et d'un lot de Rue de Roya n No 68.

Un défi.

Il est en le temps de se réconforter depuis la [illegible] Mansfield, les organes de l'administration ont repris leur ton arrogant vis-[illegible] ils se livrent avec une nonchalance à leurs projets de conquête et semblent considérer la soumission des Etats Confédérés comme une simple question de temps. [illegible] s'occupent guère des attaques projetées contre les ports du Sud que pour [illegible] l'intention de leurs lecteurs de la véritable situation de leur armée à Washington. [illegible] l'anxiété du Nord à cet égard le *Tribune* affirment hautement que [illegible] est parfaitement en état de défendre [illegible] et ils font jouer au nouveau comédien chef aux yeux des badauds du Nord [illegible] un boucher protecteur. Son génie qu'on [illegible] laisé doit être la sauvegarde de la cause du gouvernement. *Deux ex machinâ*, il a [illegible] de baguette réorganisé l'armée fédérale [illegible] à la tête de chaque corps des officiers [illegible] dont les chefs sont plus lâches et il [illegible] pied ferme les Confédérés.

[illegible] mot de la situation. La situation fédérale, dit-il, qui doit conquérir et [illegible] Sud, ne se met plus [illegible] Richmond. Assiégés derrière des [illegible] protégés par des centaines de [illegible] qui sont plus lâches et il [illegible] Lincoln. Toutes ces provocations [illegible] ne jeune et bonifiant McClellan [illegible] pour n'écouter que la voix [illegible] C'est en vain que les bandes [illegible] militaire des confédérés envoient ses oreilles les sons ironiques de [illegible] Roland fédéral est décidé à ne [illegible] qu'on l'attaquera. Il se plaint [illegible] par l'organe du *Herald*, que les [illegible] sont ses sentinelles et faisant la [illegible] avec joyeuse, mais il ne lui vient [illegible] de livrer bataille aux agresseurs [illegible] chaque matin forcer ses lignes, et [illegible] pour renverser de plus en plus étroit le cercle dans lequel Washington va [illegible] pouvoir complètement enfermé.

[illegible] curieux de voir ce gouvernement [illegible] sur sa capitale, obligé de souffrir sous [illegible] du Capitole, où il siége, la présence [illegible] de ceux qu'il qualifie de rebelles, [illegible] pour perspective, en cas de défaite, la [illegible] de l'ensemble de ses membres et [illegible] m'est pas la seule grande armée qu'il [illegible] est il pas curieux, dis-nous, de voir [illegible] gouvernement persister dans ses prétentions [illegible] avec une foi ou plutôt une obstination [illegible] d'une meilleure cause.

[illegible] d'honneur, ni les nécessités de la [illegible] capitale ne peut décider le général [illegible] à ses ordres. Il a [illegible] la ligne une lutte d'artillerie espérant [illegible] plus gros calibres qu'il emporte [illegible] il a commis la faute de laisser les [illegible] s'emparer de points stratégiques [illegible] importance majeure, et, malgré les triples [illegible] bouches à feu et les cent mille hommes [illegible] il a entouré la capitale fédérale et le [illegible] Lincoln, il doit être obligé de recou[illegible] la situation est plus précaire. Il [illegible] M. Lincoln qu'une issue pour s'échap[illegible] le chemin de fer qui mène à Annapo[illegible] s'il ne se hâte pas d'en profiter, il [illegible] risque de voir sous peu toute sa retraite [illegible] par l'interposition de quelques régiments [illegible] Sud. L'armée fédérale se refuse de [illegible] les rebelles confédérés et de se porter en [illegible] ses retranchements, nous ne serions [illegible] de voir le Président des Etats Unis [illegible] sur la porte de derrière pour chercher [illegible] retraite plus sûre que celle de la Maison [illegible] et pour fuir ce drapeau du Sud, placé [illegible] sentinelles et dont la vue doit lui causer [illegible] sensation assez désagréable.

[illegible] ATION DE L'ILE AUX VAISSEAUX.—[illegible] Vaisseaux a été évacuée avant hier [illegible] troupes confédérées, qui ont rapporté [illegible] canons, les munitions et tout ce qui pouvait [illegible] transporté. Il a fallu l'expérience de dimanche [illegible] Hatteras pour éclairer nos autorités militaires [illegible] l'impossibilité de maintenir cette [illegible] contre une attaque sérieuse. L'exp[illegible] coûte quelques milliers de piastres [illegible] personne n'est infaillible dans ce monde [illegible] espérons que la leçon profitera pour l'avenir [illegible] qu'on ne s'amusera plus à faire des [illegible] pour les démolir un peu plus tard ou [illegible] à la disposition de l'ennemi.

[illegible] ATION DE LOUISVILLE PAR LES FÉDÉRAUX.—L'*Avalanche* de Memphis apprend [illegible] source certaine que Louisville a été occupée mardi de 15 courant, par cinq mille soldats fédéraux.

Le même journal annonce qu'un corps considérable de confédérés a occupé Mayfield, dans le Kentucky. Ce point était menacé par les [illegible] Unionistes.

D'autres endroits de l'intérieur vont également occupés, et un conflit est imminent dans un délai très rapproché.

NOUVELLE ACQUISITION POUR L'ARMÉE DU [illegible] — Le capitaine G. W. Smith, élève de West Point, distingué par sa bravoure que par [illegible] mérite comme officier du génie, est arrivé à Richmond offrir ses services au gouvernement, [illegible] de suite envoyé à Manassas. Le capitaine Smith a été le compagnon de McClellan [illegible] appréciant hautement ses capacités militaires, il a fait offrir le grade de général dans [illegible] du Nord. Mais le capitaine Smith, naît [illegible] Kentucky, a préféré servir le Sud. Il était [illegible] dernièrement commissaire des rues à New York. [illegible] a servi avec honneur sous le général Lee [illegible] la guerre du Mexique. C'est une précieuse acquisition pour notre armée.

QUETE.—Les *Dames de la Providence* nous communiquent la note suivante :

Les Dames de la Providence ont reçu la somme de cinquante piastres ($50), produit d'une quête faite parmi les membres de la compagnie *Les Gardes de l'Esplanade* à leur dernière réunion.

Cette somme, jointe à la quête faite à la Cathédrale, est destinée à fournir des vêtements aux volontaires de la Louisiane actuellement en Virginie.

POUR MANDEVILLE.—Les personnes qui ont leurs familles à Mandeville et qui ne peuvent en ce moment trouver une occasion pour s'y rendre, apprendront avec plaisir que le gouverneur Marquez Jun., moulitre près de pont Claiborne, au vieux Bassin, part demain matin pour Mandeville.

ZOUAVES D'INKERMANN.—A la demande générale, les Zouaves d'Inkermann donneront, dimanche prochain, au théâtre d'Orléans, les *Folies Dramatiques*, pièce qui a été jouée dimanche dernier et a obtenu un très grand succès. Pour le reste du spectacle nous renvoyons le lecteur à l'annonce insérée dans une autre partie du journal.

NOUVEAU PRODUIT DE L'INDUSTRIE LOCALE.—La révolution politique qui s'est accomplie et la séparation des Etats du Sud du vieux pays qu'ils ont tant imposé par le Nord a pour effet de stimuler l'industrie dans notre ville. On vient d'y créer un nouveau produit, l'Amidon dont jusqu'ici le Nord avait accaparé l'approvisionnement.

Nous avons sous les yeux des échantillons de ce produit qui sont d'une admirable blancheur et qui nous paraissent d'une très grande pureté.

Nous engageons donc notre population à n'approvisionner de cet amidon afin d'être sûr d'avoir un article de choix et en même temps donner aide et encouragement aux efforts faits par les habitants du Sud pour fonder ici de nouvelles industries. La fabrique est située au No 139, Vieille Levée, près de la prison à coton du 2ème District.

On peut se procurer l'Amidon du Sud en s'adressant à MM. Hickman, Dugan et Maghan, No 6, Front Levée, entre Bienville et Bienville.

Par le Telegraphe.

DÉPÊCHES TRANSMISES À L'ABEILLE.

(DÉPÊCHES DE NUIT).

Mobile, 17 septembre.—A la requête du gouverneur de l'Alabama les banques ont suspendu les paiements en espèces et ont commencé la prudence en dépôt et en paiement les bons du trésor au pair.

Arrivée du prince de Joinville.

Le prince de Joinville est arrivé ces jours-ci à Newport sur le steamer *Africa*. Le prince aussitôt son fils avec l'intention de le placer dans l'école navale à Newport, Rhode Island.

Mouvement du recrutement au Canada.

Dernièrement des recruteurs fédéraux ont essayé d'enrôler des hommes au Canada. Une affiche placardée à Kingston par des individus venus de Rochester, Etat de New York, a été arrachée par un agent et apportée à la lour de police. Les agents ont reçu ordre de détruire toutes les affiches de ce genre.

Décoites dans le Nord-Ouest.

La *Tribune* de Chicago du 5 courant dit qu'il y aura un déficit considérable dans la récolte de blé dans la région du Nord Ouest. Le rendement pour le blé est très faible et la qualité inférieure. Le mois passé on a reçu à Chicago un demi million de boisseaux de blé de moins que dans le mois correspondant de 1860.

(DÉPÊCHES DE NUIT.)

De Richmond.

Richmond, 17 sept.—Le secrétaire du Trésor a accepté aujourd'hui l'obligation de la Compagnie dite "Southern Express Company", d'une somme de $100,000 pour sûreté de fidèle accomplissement de ses devoirs comme agent de collecteur du revenu de ce département des Etats Confédérés.

L'*Enquirer* publiera dans son numéro de demain matin une lettre de Leesburg, constatant que Wise, Floyd et Loring avaient entouré Cox hier, et qu'un engagement était inévitable aujourd'hui.

Bombardement de Leesburg.

Une personne digne de foi qui est arrivée ici ce soir de Leesburg, rapporte que les Fédéraux ont lancé de 60 à 100 bombes de l'autre côté du Potomac sur Leesburg, dans la journée d'hier.

Un membre du Congrès est venu de Manassas ce soir, et a dit qu'il n'y a pas un mot de vérité dans ce qu'on dit du prétendu bombardement de Leesburg.

(*La Ligne Nationale* est interrompue au-delà de Nashville, Tennessee, par un violent orage.—*Le Rapporteur.*)

SUR BEAUREGARD — UNE ABERRATION.

Sous ce titre, nous trouvons dans le *Courrier des Etats-Unis* l'aventure suivante qui est arrivée à un de nos concitoyens à son retour de France.

L'arrivée de l'*Etrage* a été marquée par un incident qui sera à montrer que la vigilance des agents du gouvernement n'est pas un mot vide de sens. Au moment où les passagers se préparaient à débarquer, un officier de douane remarqua un de nos compatriotes dont la poche gonflée d'une manière suspecte semblait appeler une exploration. Il requit donc le voyageur d'en exposer le contenu, ce qui fut fait sans hésitation. Tout d'abord l'employé ne découvrit que des factures et des papiers d'affaires mais au centre même du paquet l'œil vigilant de douanier découvrit une lettre, dont l'adresse constatait le nom signataire de BEAUREGARD.

Avec une telle preuve les explications étaient superflues. Le malheureux passager-ami et traîné dans une cabine particulière. Le bruit de la découverte se répand avec la rapidité particulière à ce genre de nouvelles. Les officiers s'empressent autour du prisonnier et se livrent aux conjectures les plus folles sur l'importance de la capture qui vient d'être faite.

Cependant notre compatriote saisit un moment favorable et demande qu'on l'éclaire sur ce qui lui arrive? On lui met sous les yeux la lettre accusatrice et il commence à comprendre. Cette fatale missive est adressée à

M. BEAURO,
Rue Beauregard No 9.
Paris.

La police était tombée dans une erreur qu'excuse le précédent du singe de la fable. Elle avait pris le nom de Beauro pour le nom d'un homme. Ce ne fut pas, cependant, sans d'ennuyeux pourparlers que les agents se laissèrent persuader qu'ils n'avaient arrêté qu'un innocent habitant du quartier St Denis, dont le seul crime était d'avoir en dans sa poche une lettre qui lui était adressée rue Beauregard.

MISSOURI.—Le *St-Louis Republican* publie une correspondance à laquelle nous empruntons le passage suivant :

Une personne de Glasgow m'informe que Martin Green à la tête de 3,500 cavaliers a traversé la rivière à cette place mercredi et s'est dirigé vers le Sud. Il a pris possession du steamer *Sunshine* qui était à Glasgow et il s'en est servi pour transporter ses hommes et ses chevaux de l'autre côté de la rivière. A bord du *Sunshine* il y avait 400 mousquets, cinq ou six prisonniers sécessionistes et une garde de 14 fédéraux. Green a relâché les prisonniers et a retenu à leur place les fédéraux. Le steamer était chargé de bacon, de sucre et d'autres provisions que Green a pris pour approvisionner ses troupes.

ARRESTATIONS A BALTIMORE.—Baltimore, 13 septembre.—Toutes les arrestations ont été faites sur des ordres émanant du département de la guerre. Il n'y a pas eu d'annonce officielle des arrestations faites, mais on croit que toutes les noms donnés sont corrects. On annonce aussi l'arrestation de Henry May, membre de Congrès, celles de Henry M. Mofet et W. G. Harrison, membres de la législature pour la ville. Ainsi les dix délégués de la ville à la législature du Maryland se trouvent arrêtés. On rapporte aussi que Benj. C. Howard, candidat du parti de la paix pour le poste de gouverneur, vient d'être arrêté.

On vient de faire encore de nouvelles arrestations: les victimes sont MM. Dennison, Quinlan et le docteur Lynch, membres de la législature du comté de Baltimore, Henry M. Warfield et le docteur J. Hanson. Ces derniers et J. C. Prane sont membres de la législature pour la ville de Baltimore. On a arrêté aussi J. Hill, rédacteur de *Hill's Sun*.

La législature du Maryland devait s'assembler mardi, et on croit qu'elle devait voter des mesures contre le gouvernement. Le bruit court que d'autres arrestations seront faites.

Nous lisons dans le *Pionnier* :

La négresse Aspasie a subi jeudi dernier la sentence prononcée contre elle. Avant son exécution elle s'était réconciliée avec son Créateur et du haut de la potence elle a publiquement avoué son crime et exprimé son repentir.

Réponse du Sud.

Dans la brochure publiée à Paris, par M. Bellot des Minières, dont nous avons déjà donné plusieurs extraits, nous trouvons le passage suivant. C'est dit l'auteur, il réponse que le Sud pourrait faire aux abolitionistes du Nord :

"Si vous êtes vraiment humains, si votre amour pour les nègres était le principe, le mobile de la guerre, vous ne seriez pas ce vous vous êtes pour les travailleurs de vos manufactures. Voilà des esclaves plus à plaindre que les nôtres. Ce n'est ni le nom ni la couleur qui font l'esclave, c'est le traitement qu'il subit, c'est l'injustice, c'est la misère. Le sort du travailleur, chez vous, ne vaut pas celui des serfs du moyen âge. Nos noirs, sur qui vous vous appitoyez si doucement, sont mieux nourris, mieux habillés, mieux logés que vous blancs; ils ont de l'argent, plus d'argent qu'eux. Nous les aimons et ils nous sont attachés. A défaut d'entraîlles, ou intérêts nous commandent d'agir de la sorte. Ainsi les traitons-nous en pères de famille; le maître, chez nous, est un patriarche; l'esclavage n'est plus ce qu'il était lorsque vous l'avez légué : nos pères. C'est vous qui l'avez possédé le premier; c'est à vous qu'il faut en rendre compte. Ce sont les navires de la Nouvelle-Angleterre qui ont introduit la population noire dans le Sud. La traite a été la pierre d'assise de vos fortunes.

"Mais, aujourd'hui encore vous êtes complices. Nous pêchons en faisant du coton! Ne pêchez-vous pas en l'achetant? ne pêchez-vous pas en le transportant? ne pêchez vous pas en le tissant à gros bénéfices? Vous croyez avoir tout fait en abolissant l'esclavage en un pêché un abominable pêché! Si c'est un pêché, laissez le pour notre compte. Nous pourrons vous répondre : mêlez vous de ce qui vous regarde. Ne nous accusez pas de complicité pour dans ce qui se passe chez vous. Nous nous contentons de vous dire, en nous n'essayant en même temps à cas apôtres abolitionistes qui, au delà des mers, scrutèrent et vous reprochent vos travaux forcés, vos coups de fouet, vos fièvres par être les victimes: Cessez d'acheter, de travailler, nous cesserons de recevoir ce que vous exploitez si bien. Nous renverrons gaîment, généreusement pour vos filatures; les filas si vous brisez vos métiers, rouages d'une machine qui vous enrichit si elle nous fait vivre, mais qu'il ne dépend pas de nous de ne plus mettre en mouvement. Toutefois, prenez-y garde, vous, gens du Nord et de l'Est, ce pourrait à vous n'aurez plus à nous vendre tout ce qu'il faut pour ces nègres. Nous serions alors bien bons de vous nourrir, chez nous aussi, 120 millions de dollars de chanvre, vêtements et instruments aratoires que nous leur distribuons.

"Sans nous, que deviendrait cependant cette population de couleur, incapable de se suffire dès qu'elle est abandonnée à elle même? Voyez ce qui est arrivé à la Jamaïque, à l'île de Frère, partout où l'abolition a été décrétée! Que feriez-nous de ces êtres? Une fois libres, qui les nourrira? Le blanc travaillera-t-il pour le noir? Les blancs, nous ont chassés brûlant, le pourrait-il, s'il le veut? Et lorsque nous trouvaillerons pour les noirs qui ne feraient rien, nous répondrez-vous de nos vies? Ces quatre millions de nègres, rendus à l'indépendance! Leurs hordes, quelle terribles, leurs appétits brutaux, ne se réveillerait-il pas? Vous souhaitez Saint-Domingue!

"Avisez donc, si vous les émancipez, aux moyens à prendre pour que ce ne soit ni notre ruine et la vôtre en même temps, ni notre mort. Pensez vous qu'il suffise pour cela d'un décret? Ce serait insensé. Il y a peut être une autre solution. Nous ne pouvons nous en, ses yeux sur l'esclavage: nous préférons nous en défaire. Mais ne procédez pas avec nous comme vous l'avez fait jusqu'ici.

"Vous vous moquez du nègre comme de l'Algérien; quelle est sa condition dans le Nord? Prétendu libre, d'abord! Prétendu-t-on que nous ne ne nous ne nous en autres? Donnez-vous aux nègres une condition politique et sociale, sociale, sociale! Sociale même dans vos familles, sans préjugés divers! Ne les chassez vous plus comme des pestiférés? Ne les chassez vous plus comme des chiens dans vos voitures publiques ou sur une chaise publique du spectacle? Non, tout le monde le sait bien; et vous vous faites les défenseurs officiels de ceux que vous traitez en parias! Ne le pitoyable village d'Eighton Banks, près Gateshead (Grande Bretagne), a été, dit le *Newcastle Chronicle*, mis en émoi, ces jours derniers, par la nouvelle d'un double meurtre commis par une mère sur ses enfants et suivi du suicide de l'auteur du crime.

Robert, ouvrier mineur, avait une famille composée de sa femme et de leurs quatre enfants, dont le plus âgé avait atteint dix ans et le plus jeune seulement six mois. Ces gens vivaient dans un cottage de Gallopin Green, entre Eighton et Wreckenton.

Samedi, le mari quitta la maison pour aller au marché à Newcastle et il laissa chez lui sa femme et ses enfants. Après dîner, les trois aînés sortirent de la maison pour aller jouer. Vers deux heures, la mère alla chercher le plus jeune de ses enfants, petite fille âgée de trois ans, qu'elle ramena à la maison. Après être restée chez elle, Mme Stoker ferma les volets, circonstance qui ne fut pas remarquée alors malgré sa singularité : il est vrai que la plupart des habitants du village étaient partis pour le marché de Newcastle. Rien de ce qui se passa à l'intérieur du cottage ne transpira jusqu'au retour du mari, qui est lieu vers quatre heures du soir.

Quand Stoker rentra, il trouva les deux aînés de ses filles assise sur le seuil de la porte, que leur mère, dirent-elles, refusait de leur ouvrir. Stoker appela sa femme, mais n'obtint pas de réponse; alors il en alla chercher un moyen quelque pour pénétrer dans la maison. L'une des fenêtres ayant un carreau de bon que l'on avait pour vitrier, Stoker força un carreau par lequel il fit passer l'aîné de ses filles au lui dénoit de chercher sa mère. Presque aussitôt l'enfant revint tout effrayé, disant que sa mère et les enfans renfermés avec elle gisaient sur le lit, baignés dans leur sang.

Stoker dit à la petite fille d'ouvrir la fenêtre, pénétra dans la maison et trouva, en effet, Mme Stoker et ses deux enfans, paisiblement morts, étendus dans le lit. Une large blessure à la gorge indiquait la quelle cause la mort devait être attribuée. Stoker appela les voisins, et ceux ci s'empressèrent de se mettre à la disposition de malheureux mineur. Un homme courut à Wreckenton chercher un médecin. Bientôt deux hommes de l'art furent sur les lieux.

Les corps furent examinés. Les enfants étaient morts, mais la vie n'avait pas encore abandonné Mme Stoker, dont les yeux étaient désespérés. Cette malheureuse laissa échapper quelques paroles incohérentes. En réponse aux questions de son mari, elle déclara qu'elle avait coupé le cou à ses enfants deux heures avant de se l'être coupé à elle-même, et comme on lui demandait comment elle avait pu commettre un acte si atroce, elle répondit qu'elle avait le cœur perdu. En exécutant les cadavres des enfans, on put reconnaître que le rasoir qui avait coûvert les blessures avait été coupé avant un dérange saint froid. Ce rasoir était neuf qui servait à Stoker pour en raser.

Cependant un des enfans avait eu une doute lutte, car il était blessé aux bras et aux jambes. Rien dans la conduite de Mme Stoker n'avait pu faire soupçonner qu'elle nourrissait d'aussi sombres projets; elle a était jusque là aimée et estimée de ses voisins. Mme Stoker expira quelques heures après son forfait. Elle avait 34 ans. Cet événement a beaucoup affligé les habitans du village, qui sont remplis de sympathie pour Stoker, excellent ouvrier des usines de Springwell.

FEUILLETON.

LA FILLE DE SATAN.

VI

LES MAUVAISES PENSÉES.

Georges ne pouvait rien distinguer de leurs traits, mais, à la manière dont le jeune homme lui était tout à fait inconnu. Pour le page, il crut reconnaître celui que la jeune duchesse avait délivré sur le rivage. Cependant, à cette distance, tous les pages de douze ou quinze ans se ressemblent. Il ne se seule chose qui pût appuyer sa supposition, c'est que celui qu'il apercevait se portait pas les couleurs du duc de Montbarre, et par conséquent n'était point de la maison.

A peine avait-il fait ces observations, que tous deux disparurent en entrant sous le vestibule. Un minute après, il entendit repartir la voiture qui, quelques moments auparavant, s'était arrêté devant l'hôtel.

En même temps, Georges vit la jeune duchesse sortir aussi de ce pavillon dans lequel les deux étrangers avaient été introduits, et se prendre d'un air pensif le chemin de leur suite.

Cette circonstance serait pu faire naître dans son esprit de nombreuses conjectures et jusqu'à des soupçons, mais, à quoi Georges pouvait il penser, il voyait la duchesse de Rosny.

Ce fut avec peine qu'il se contenait en femme idéale, d'embrasser du regard tout son être, de suivre ses moindres mouvements comme chose merveilleuse et digne d'admiration extatique, tant elle lui apparaissait pure et belle. Il ne voyait et ne nait qu'adorer, absorba Georges tant qu'il qu'il put apercevoir le dernier pli de la robe rose et notre de son enchanteresse.

Quand elle disparut, il se leva de la chaise comme pour la suivre, il quitta vivement sa place et sortit de l'hôtel en se disant avec bonheur :

—A demain!

Et certes, si la bonne madame de Chantel lui eût demandé une réponse sur ce mariage projeté avec mademoiselle Claire d'Estrangues, il eût répondu sans doute les termes les plus tendres, tant il se sentait de tendresse pour elle.

Le pas de la noble demoiselle était bien léger sur la terre. Cependant, à peine son pied eut effleuré les premiers brins d'herbe, qu'une jeune fille sortit vivement du manoir, courut à elle, et enlaça étroitement son bras de son doute même circulant.

—Ah! chère duchesse, vous m'avez bien fait attendre!

—Et vous, chère Claire, vous m'avez bien pardonné avec vos balanoires, qui avaient s'ir si impatientes!

—Je montais sur le bras du dieu Jupiter..... derrière les marronniers, pour les jeter sur votre médiée.

—Je suis bien.

—Oh! c'est que j'ai tant besoin de vous voir, de vous parler!

La jeune fille porta un regard inquiet autour d'elle; puis, s'emparant de la main de mademoiselle de Montbarre, elle l'entraîna, en faisant un tronde dans les arbustes épineux, sur un banc ombrégé enfoui et dérobé sous leurs branches.

Et c'en qu'elles y furent assises :

—Heureusement, reprit la jeune fille, nous avons des visites à l'hôtel pour occuper un moment.... Mademoiselle Yerlon du Gray, vous savez, elle.... et ce sera long, car sa goutte l'empêche de causer vite.....

—Allons, voyons, Claire! reprit mademoiselle de Montbarre

—Ah! si vous aviez voulu que nous fussions en connaissance ouverte, comme tout le monde, ce serait bien plus facile de vous voir.

—Ma chère enfant, il aurait fallu faire fortune. Hélas pour être présentée chez votre chère, madame la comtesse d'Estrangues, pour qu'elle vous parrain, il faut que vous ayez, comme elle, quelque circonspection une demoiselle à marier!

—Mais vraiment, qui ne serait fier de rencontrer la fille du duc de Montbarre, d'être reçu chez elle?

—Et, défant des relations de monde, le hasard, qui a mis nos jardins contigus l'un de l'autre, nous a réunies.

—Oui, lorsque j'étais montée sur mon échelle à cueillir des fleurs de tilleuls, et que nous nous sommes mises à causer ensemble.... Je n'ai fait qu'un mot sur le mur, puis sur ce banc où vous êtes assise, attirée près de vous par une force bienfaisante.

—Eh bien, l'échelle, le grand arbre et le banc qui forme un degré pour descendre de se côté, vous servent toujours.

Oui, j'entre chez vous par escalade, comme un bandit, et grâce l'ombre de ces ramoens au lieu de celle de la nuit, et franchissant les murs avec grande précaution pour n'être pas aperçue.... Enfin, ma chère duchesse, c'est sûrement prendre le bonheur de vous voir.

—Ah! je n'en garantis pas la sagesse.

—Je vous ai fait part hier au soir de mon rendez vous manqué avec.....

—Avec le roi.

—Ce matin j'ai tâté comme de coutume à la messe de Saint-Germain l'Auxerrois avec ma mère.....mon livre d'heures est tombé.....

—Votre livre tombe toujours.

—Un charmant jeune homme, qui, placé près de moi, me l'a rendu.....

—Avec un billet.

Claire tira de son corsage un petit de fin papier et lut :

" Mon bel ange consolateur me doit bien quelque secours dans la grande peine que j'ai éprouvée hier d'en être séparé par un méchant carrosse. Mon ange aux yeux d'azur, dans le son pauvre adorateur courondé, et comme tel, tourmenté des mille épines de soucis et tristesse qui lui entrent dans la tête; et il sait aussi qu'avec la douce main, pleine des grâces du ciel qui parle, il peut faire verser qu'il voudra verser, serait de répondre à ce dolent billet par l'avec d'un amour que son dévoué Henri est toujours à attendre et à espérer. "

—Bien, dit la jeune duchesse, il ne se lasse pas de dire la même chose.

—Mais voici, reprit Claire. Inquiète et possédée du désir de revoir madame la baronne de Chantel, qui m'avait témoigné un tendre intérêt, je m'en fait conduire en matin chez elle.... Et vous ne devinerez jamais quelle pensée lui est venue.....une donte pour me sauver..... Celle de me marier avec un de ses amis.....

—Et son fils?

—Monsieur Georges de Rosny.

—Georges de Rosny! répéta vivement madamoiselle de Montbarre, le fils du duc de Rosny ....l'ami intime de votre famille!

—Justement: elle pensait réconcilier ainsi deux grandes maisons rivales..... Pour moi, ce projet m'est apparu comme un secours inespéré contre tant de dangers.

—Un secours, pauvre enfant!

—Oui, il me semblait une protection suprême qui serait venue enlever cette mot et le bord d'un abîme. Seule en nature, on rêve aux à l'hôtel, je faisais des réflexions sages, comme si l'influence de madame de Chantel eût encore été étendue sur moi; je pensais au triste destin de ces femmes perdues de nom de *fourvoies*, à Marie de Beauvillier, mariée dans un château à Gabrielle d'Estrée, morte empoisonnée; à ma sœur Henriette, autrefois adorée, et aujourd'hui si tristement délaissée..... Je me disais ce que madame de Chantel eût pu me dire encore..... Vous avez qu'en l'appelle dire encore.....

—J'en ai entendu parler..... mais sans trop décoder.

—Enfin, en songeant à tout cela, j'eusse pris un parti désespéré.....

—Lequel, bon Dieu!

—Epouser monsieur de Rosny.

—Vous y resterez une autre fois à loisir, Claire, mais il faut d'abord rejoindre ma tante, qui attend..... Tenez, j'ai dans mon aumônière un portefeuille, où voici du papier, pas un crayon.... Ecrivez.

—Mon Dieu! que vais-je lui dire?

—L'ignorez-vous?

—Mais..... on aime toujours un roi.

—Alors écrivez : "Mon cher sire, est-il besoin de dire qu'on vous aime pour vous l'apprendre? ....."

—Ah! Claire, si Gaëtre après avoir tracé ces premiers mots. Mais on n'est pas tout de l'abord.

—Non, on n'est pas tout.

—Ecoutez!.....Tandis qu'en épousant monsieur de Rosny, ce serait une union légitime, une existence honorable.

—Légitime, honorable, tout cela sont des mots. Ma chère Claire, il ne faut rien faire pour le monde, qui ne fait rien pour vous.....Tentez vous pour rester une femme honnête, et il ne fera pas plus de cas de vous que d'une autre.....Tenez, on voici une preuve bien claire: les hommes ont pour récompense de leurs bonnes faits, de leur mérite, jeunes sorties de belles décorations: mais, pour la femme qui triomphe dans la vertu et se conduit le mieux, il n'est si dépée d'honneur, si cordon de Saint Michel. Et quin qu'elle, en bonne philosophie, qu'on ne lui en tient aucun compte.

—Mais pourtant, être unie à un homme qui vous protège, qui vous aime!

—C'est impossible. Le mari vous délaissera, vous délaissera, vous trahira comme l'amant. Les hommes, même dans l'amour qu'ils nous portent, ne font rien que pour eux. Dans les accents de leur passion, c'est encore l'égoïsme qui parle. Ils nous adorent pour se donner les plaisirs de l'imagination; ils sont à nos genoux pour obtenir de nous les jouissances des sens..... Ils ne nous donnent rien. Ils eux, tout est pour eux.

—Mon Dieu, est-il bien vrai!

—La preuve, c'est qu'ils n'auront jamais d'amour, ni même de pitié, pour une femme laide.

—Je suis forcée de convenir que vous avez raison.

—Ne pouvant donc obtenir au gré de la raison, choisissez au gré de votre envie, Claire, continuez votre ballet.

—Allons, je reprends le crayon.

—Ecrivez! "Notre cœur, en naissant, s'attache au souvenir dont on nous fait naître le nom dans nos prières; et lorsque le sort réunit pour nous le souvenir et l'amour en seul être, cet amour plus puissant sur la terre! Celui qui l'inspire est comme l'astre du ciel qui règle le cours de notre vie et en même temps lui verse le bonheur et la lumière....."

La jeune fille, après avoir tracé ces mots, s'interrompit :

—Mais, dans cet amour là, dit-elle, il semble toujours se mêler l'ambition, l'amour avide des autres biens qui l'assouvissent.

—Et cela s'y mêle en effet, dit la duchesse.

—Aimer un roi, c'est aimer, c'est attendre un titre brillant, de somptueux équipages, une maison où on marche sur toutes les richesses, des joyaux éblouissants et d'une profusion sans bornes, comme on vit à la célèbre reine de Gabrielle d'Estrées, où, dit on, le *pavés des pierreries empêchait la dame d'avancer.*

—Que voulez-vous, ma chère Claire, les biens de ce monde ne sont point sans quelque apparitions.

—Autrement.

—Nous ne mourions en être désabrités.

—Ce serait bien dommage..... Nous, jeunes femmes, qui parons en lutte autant qu'il nous peut.

—Eh bien, ce luxe, nous ne pouvons l'obtenir qu'par nos attraits. Les hommes, qui font les lois, nous ont tout dû: la liberté, l'amorité, la fortune. Nous ne sommes pas moitiées de l'espèce à la mort; nous ne disposons de rien au monde, pas même de nous mêmes; nous avons moins de fortune que nos frères, et ce qui nous en reste appartient à nos époux et maîtres. Les hommes nous ont tout pris, tout, excepté la beauté et nos charmes, qu'ils n'ont pas voulu enlever. Que cette beauté, aux sédductions pour nous, nous serve donc à quelque chose. Les lois ne nous donnent pas de biens rares, notre patrimoine d'éclat et de jouissances en ce monde.

—Hélas! nos dépens de la vertu.

—Et partis, je vous l'ai dit, est une chimère, puisqu'elle a pour nous un caractère si général.

Les autres les plus attentives sont garantie pour tous attachés certain de leur emploi.

LAZARD & MICHEL,
149 rue Vieille-Levée, en face le Marché à la Viande.
16 sept—1m

Le Dr JULES GOUGUET,

Médecin de la Faculté de Montpellier (France),

A transféré son domicile rue Royale, No 182, près Pauvre Ursulines.

Nile-Orléans 16 septembre 1861.
Consultations de 10 heures à trois. 16 sep—6t

SUCCESSION DE JOHN LABARC.

LES Créanciers de cette succession sont priés de présenter leurs comptes à notre Bureau, No 15, Nouvelle-Levée.

LA SOCIÉTÉ existant en cette ville sous la raison de J. Johns & Desmommes Frères, a été dissoute d'un commun accord le 1er du courant. H. & E. A. Desmommes seuls autorisés à signer pour la liquidation des affaires de l'ancienne société.

Nouvelle-Orléans, 12 septembre 1861.

H. & E. A. DESMOMMES.

En ma retraite de la société de J. Johns & Desmommes Frères, je recommande mes anciens associés au bon patronage de mes amis et clients. J. J. JOHNS.

Les soussignés ont formé une nouvelle société sous la raison de HAUSSMANN FRÈRES pour le commerce d'importation de marchandises sèches, au nombre de 20 et occupé par leur prédécesseur MM. Johns & Desmommes Frères, rue Royale, No 142.

Nouvelle-Orléans, 12 septembre 1861.

HAUSSMANN FRÈRES,
E. A. DESMOMMES,
A. DESMOMMES en commandite.

MARCHANDISES SECHES

A MON MARCHÉ,

AU COMPTANT

THEOD. DANZIGER,

A l'encoignure des rues St Philippe et Royale,

Vient de retirer de la Douane, un joli lot de marchandises sèches, en anglais, une variété de MARCHANDISES SECHES d'automne, telles que pelisses, pardessus de laine, robes de laine, vêtement complet de bonneterie, flanelles, robes blanches du pays et flanelles ecrues. Le tout sera vendu à bon marché, à savoir :

2 pièces de robes blanc, à 12 cents et demi la pièce.
11 sept—2t

Nile-Orléans, 1er juillet 1861.

LA société existant entre A. L. Hyde et W. M. Goodrich, Henry Thomas Jr. & S. Griswold sous la raison de HYDE & GOODRICH, a été dissoute aujourd'hui par le parvenu du terme et le retrait de A. L. Hyde. La société continue sous le même nom et avec les associés qui le dit, pour depuis 15 ans, sous la raison de THOMAS GRISWOLD & Co. Ceux de ses débiteurs qui ne l'ont pas encore fait sont invités à solder leur compte.

HENRY THOMAS Jr.
A. S. GRISWOLD
WM. M. GOODRICH.

MM. A. L. Abbott, Henry Gardner sont spécialement autorisés dans la société.
15 août—4m

CHARBON ANTHRACITE

DE PITTSBURGH,

47 Passage de la Bourse, près Bienville.

Vers ou livré pour la campagne, seront promptement exécutées.
10 sept—6t

GOUVERNANTE.

UNE jeune allemande demande une place de gouvernante dans une famille demeurant à la Nile-Orléans ou dans les environs. Elle peut enseigner l'allemand, l'anglais, le français, le dessin, etc.

Elle s'engage pendant cinq ans et peut fournir les meilleures recommandations.

S'adresser à la librairie de Louis Schwarz, rue de Chartres, No 38. Sept—1m

Découverte du Sud.

Préparation extraordinaire de HENRY & Co., pour les cheveux.

CETTE préparation vient d'être introduite en Louisiane et n'est pas encore connue du public. Elle prévient le chute des cheveux, leur rend leur couleur naturelle et guérit de la plupart des maladies du cuir chevelu.

On peut voir, à l'appui de cette assertion, des certificats de témoignages distingués et d'hommes primés, aux pharmaciens de la Nile-Orléans, rue MAIR RESTORATIVE et en vente.

Prix, 50 cents et 1 dollar.

Dépôt général à Algar, à côté du dépôt du chemin de fer des Opelousas.

THOS THATER.
Agent des Etats Confédérés.

AVIS.

NOUS prendrons